

Le mythe: un présent éternel

Texte de Angela Marchetti

Traduction de Cesarina Luppi

Le Mythe traverse les temps et les lieux restant inaltéré car il représente ce qui **se répète** dans le monde humain.

Invisible pour les yeux des hommes de notre temps, c'était plutôt partie de la réalité de l'âge de la floraison de la civilisation grecque. Les figures du mythe étaient des présences réelles, dans des endroits précis de la nature, de la ville et des champs de bataille.

Le mythe ne passe pas parce que grâce à sa narration épique et imaginative, explique ce qui se passe en situant les causes, les effets et les acteurs sur un fond universel, ce qui rend l'explication éternellement valable et éternellement interprétable.

Si le mythe nous parle des dieux et des héros, derrière ceux-là on peut reconnaître les hommes de l'âge ancien et derrière eux, ceux de notre temps et derrière ceux-ci on pourra entrevoir les hommes du futur. Le mythe nous dit que chaque homme a une histoire fantastique à raconter, si nous laissons que notre pensée, plutôt que s'aplatir dans une explication sensible des faits, se permet d'en découvrir les profondeurs épiques quotidiennes.

En étudiant l'Iliade et l'Odyssée avec mes étudiants de 14 ans, je leur ai demandé ce qu'ils considéraient comme la vertu fondamentale des héros grecs, l'un d'eux m'a répondu "l'humilité"

Cette réponse m'a aidé à me rapprocher de façon presque intime à ce monde, où les hommes encore acceptaient, connaissaient, restaient dans leurs *limites*.

L'homme homérique retrouve dans toute sa pensée, sa décision ou son action la volonté d'une divinité qui l'accompagne en permanence, il estime que des obstacles, des frustrations, des pertes inattendus sont causés par des rivalités entre ces êtres supérieurs qui vivent à leur tour des dynamiques relationnelles complexes et il se conforme et accepte également que ses dieux ne peuvent pas lui éviter le "fatum".

Chacun dans ses propres limites, hommes et dieux et sur tous le fatum, le fond déjà peint de chaque événement humain et divin.

Les Dieux, dont les anciens Grecs dépendent, gèrent le destin des hommes animés par des passions très fortes: désir de vengeance, jalousie, amour, haine, honte, embarras, cruauté, colère, légèreté, ennui, tendresse.

Il n'existe pas de mensonge ou d'hypocrisie dans l'histoire racontée par Homère: c'était la "*colère*" d'Apollon contre Agamemnon qui a libéré la peste dans le camp grec et donc le combat entre Achille et Agamemnon.

C'était la *tromperie* d'Athéna qui a mis en difficulté Hector en lui faisant croire qu'il avait à son côté son frère tandis qu'il se battait avec Achille.

Et c'est encore Athéna "*fâchée*" parce qu'Ulysse ne se remet pas à faire son devoir de père et de mari.

La partie centrale de l'Iliade concerne la guerre de Troie, mais elle ne raconte en réalité que de jours où Achille s'éloigne des combats à cause d'une "*violente querelle*" avec Agamemnon pour la "*possession*" d'une esclave

De la même façon c'est la *cupidité* qui pousse Agamemnon à la guerre bien au-delà du désir de venger l'honneur blessé de son frère et toujours Agamemnon admet tranquillement de préférer Chryseis, son esclave, à Clytemnestre, sa femme.

Et il est vrai *haine*, “comme celui qui oppose le loup à l'agneau” qui fait se battre Achille et Hector, parce que c'était la *fureur* qui poussa Hector à tuer Patrocle, le meilleur ami d'Achille, de sorte que, à front des supplications d' Hector, Achille “voudrait en déchiqueter la chair et la dévorer”.

Il ne semble pas étrange qu'un héros laisse que c'est la passion qui guide son action car ainsi font les dieux aussi qui connaissent et écoutent leurs propres sentiments les préférant souvent à la raison. Hume prétend que la raison ne peut pas contrôler la volonté, parce qu'elle formule des jugements de fausseté et de vérité qui se rapportent aux idées et qui ne peuvent pas déterminer la sphère propre de l'activité pratique; celle-ci est entrelacée des passions qui sont les vraies raisons de l'action, pas évaluables sur la base de leur conformité à la raison.

Dieux et hommes qui connaissent leur cœur , qui savent nommer et se prendre la responsabilité des pulsions par lesquelles ils sont animés et qui ne cherchent pas une justification politique à leur haine, à leur amour.

L'explication mythique, n'utilisant pas le logos scientifique qui réduit à “unum”, qui réduit au “vrai”, ouvre aux innombrables interprétations d'un événement avec une pensée qui, par des cercles concentriques, va de plus en plus en profondeur.

Pour les Anciens aussi la guerre était sale, cruelle, faite de sang et de cadavres, de puanteur et de mal infini, mais derrière la guerre ils voyaient le conflit entre les dieux, les dynamiques entre les hommes héroïques, le déroulement de situations fatales qui développaient des histoires nées il y a longtemps et décidées sur l'Olympe. Et alors même les hommes qui combattaient brillaient d'une lumière plus intense et presque divine.

Pour les Anciens aussi l'inceste, le matricide et le parricide étaient une honte, une offense, mais ils renforçaient leur idée, pas avec les images sombres des monstres et des pauvres victimes, mais avec le conte d'un inceste intemporel qui a en lui le fardeau d'un péché qui ne sera jamais lavé. Œdipe est saisi d'effroi, ainsi que Médée et encore Electra, Oreste, Antigone.

Et Ulysse, qui voyage pour faire retour à Ithaque, a défini à jamais l'éternelle recherche de soi-même et d'un endroit où s'enraciner propre à l'homme de tous les âges, ses déviations sont encore les nôtres, nous aussi comme lui victimes des Sirènes et de Circé et de Calypso, nous aussi impuissants face au fatum et soumis à des limites de chaque type et à eux éternellement intolérants. Autour du XI^e siècle avant J.C., c'est-à-dire il y a 3000 ans, les Grecs apprenaient des bardes qui chantaient l'Iliade et l'Odyssée la vérité de leur passé et cela est resté pour toujours “ un très ancien présent” (M. Bettini)

Même les personnages de Shakespeare sont mythiques, eux aussi incarnent sans mensonges les troubles et les obsessions que les passions et le désir de pouvoir déclenchent dans l'homme. Notre époque au contraire a du mal à produire des mythes: aucun puissant aujourd'hui ne brandirait sa colère ou sa haine sans la confondre d'honorables raisons, personne ne mettrait son propre malheur, son amour devant les hommes pour qu'on le puisse connaître dans ses déterminations les plus secrètes.

Plutôt, comme enseignaient les sophistes dans le IV^e siècle avant J.C., ces hommes nos contemporains cherchent, avec l'art de la parole, de convaincre les gens du bien-fondé de leurs idées et de la fiabilité de sa propre personne. Ce sont des mots que la logique argumentative fait exister indépendamment, derrière eux on ne trouvera aucun mythe, aucun héros, aucun visage, aucun présent, mais seulement le jeu rhétorique des mots où le plus habile dans cet art c'est le gagnant. Les héros d' Homère et de Shakespeare ne représentent pas seulement des types, des modèles humains et ne sont pas seulement des symboles ou des métaphores du vivre et de l'agir humain, mais ils sont surtout de vrais hommes. C'est pourquoi l'histoire écrite par Homère est vérité pour

l'auditeur, parce que ceux qui sont impliqués dans cette histoire sont des hommes et des femmes qui vraiment traversent la vie et ses nombreux sentiers en regardant dans les yeux leur limite, leur destin, leurs émotions et surtout l'autre homme, frère ou ennemi qui est.

Mais, en tous temps, ceux qui ont les yeux pour voir, peuvent rencontrer le mythe éternel, d'Ulysse par exemple comme le dit Goethe, que dans le jardin de Villa Giulia à Palerme se senti transporté dans l'île des Phéaciens, le lieu mythique du septième livre de l'Odyssée: un court-circuit est créé entre la présence de Goethe dans le jardin de Palerme et celle d'Ulysse dans le jardin d'Alcinoos, "un petit miracle des sens et de la mémoire". Goethe explicite ainsi dans son journal son accord avec Ulysse:

"Moi aussi en voyage, moi aussi exposé au risque..."

Partout in Sicile Goethe se déplace avec les héros et les divinités homériques à son côté qui le guident au cours du chemin. Donc Goethe découvre que ce que Homère a écrit et décrit dans l'Odyssée, ne sont pas de vols poétiques, mais des descriptions complètement naturelles. Après avoir vu des côtes, des caps, des baies, des îles et des presqu'îles, l'Odyssée est pour lui la parole vivante.

La Sicile évoque l'esprit d'Homère, parce qu'Homère lui est contemporaine, pour comprendre l'Odyssée il faut verser en elle la vie contemporaine présente et vivante, c'est seulement de cette façon que le récit homérique va apparaître comme "la reproduction de la vérité d'un présent très ancien".

Goethe décida d'écrire un drame "Nausicaa", inspiré par l'épisode homérique, par conséquent il tourne dans le jardin de Villa Giulia, mais cette fois son esprit se déplace d'Homère et dans le jardin il ne rencontre plus Ulysse mais il saisit l'existence possible d'une Urpflanze, le prototype de toutes les autres espèces végétales.

Le jardin homérique se ferme et s'ouvre le jardin universel.

Lequel jardin choisir, celui du mythe ou celui de la science? Les deux sont ouverts à notre histoire personnelle qui est notre vie, les deux passionnants et poétiques comme la vie.

Mais les Grecs de l'antiquité aussi cherchaient une vérité hors du mythe et une réalité plus simple à laquelle se rapporter, donc ils commencèrent à s'explorer en tant qu'individus et pour la première fois ils ont expérimenté une relation problématique avec la divinité, ils l'ont racontée et l'ont traversée "de façon dramatique" avec la *tragédie*, et qui aboutit au détachement avec la *philosophie*.

Dans la tragédie grecque d'Eschyle commence à changer l'idée de l'action accomplie par le héros: ce sont encore les dieux qui le poussent à l'action, mais cette fois en conflit entre eux ils présentent les côtés opposés et inconciliables de l'action même, les raisons et les résultats contraires auxquels le choix du sujet pourrait conduire. Dans la divergence extrême le héros se trouve alors tragiquement seul devant le choix et commence comme à se sentir un lieu intérieur qui va le pousser à prendre une résolution et à assumer les conséquences d'avoir quand même désobéi à une divinité.

Avec Sophocle les héros sont encore plus seuls et loin pas seulement des dieux, mais aussi de la communauté des hommes qui croit encore et s'en remet sans réserve aux valeurs de la tradition.

Avec Euripide le détachement de l'idée homérique vient d'être accompli: le héros cherche en lui-même les raisons du choix et de l'action. Dans la société grecque du Vème siècle, Euripide soutient cette autonomie de jugement et de pensée que le mythe, représentant les valeurs du passé, dans un certain sens empêchait.

Pour faire place à cet homme nouveau qui bâtit sa vie sur la base de son intelligence, son initiative et son autonomie de jugement, la réflexion philosophique arrive à imaginer un lieu intime où les pensées se forment avant de devenir des actions: l'âme.

L'homme grec, qui avait dans le mythe la confirmation universelle de son vivre et de son

comportement, ne pouvait pas imaginer d'avoir en lui-même un lieu où se formaient les pensées, où l'on prenait les décisions et l'on élaborait les changements.

Il y avait toujours un dieu à son côté qui en guidait la main et la pensée, et un héros dont il se sentait descendre, qui lui inspirait le comportement. Il n'y a pas dans le héros homérique le sens d'une profondeur cachée et intime dans laquelle se forment les décisions et les pensées, tout se déroule sur la surface du monde qui a plutôt un lieu plus haut, l'Olympe, mais pas un lieu plus intime, l'âme.

Les hommes nouveaux de la polis, hostiles au savoir/pouvoir traditionnel de l'aristocratie, pour affirmer une nouvelle façon de vivre sa vie, loin des schémas de la tradition, imaginèrent qu'il existait en eux-mêmes l'endroit d'où l'on pouvait tirer de nouveaux parcours de pensée.

Le mythe ne mourut pas, il n'est pas encore mort, mais l'homme a commencé à utiliser également la réflexion, l'explication des choses se montrait grâce au dialogue entre les hommes ou dans le dialogue de l'homme en lui-même. Et quand l'homme grec a commencé à fréquenter cet endroit c'est-à-dire la pensée, il le découvrit sans fin, "tellement tu descendras dans ton âme sans en trouver les limites", dit Héraclite.

Le mythe resta avec ses figures éternelles, mais il ne fut plus le présent, à partir de ce moment-là le présent était dans les mains de l'homme qui commença à le forger en partant de ses pensées et de sa volonté.

L'homme du VII^{ème} siècle avant J.C. qui cherche dans les phénomènes leur explication en s'appuyant sur son intelligence, s'expose à une recherche sans fin de l'ordre, du principe, de la cause qu'il n'a pas encore aujourd'hui terminée.

La vérité ne se dévoile jamais entièrement à qui n'a pas un dieu à son côté, seulement la patience de la recherche peut l'effleurer asymptotiquement.

Le mythe reste alors pour ces hommes une dernière ressource: lorsque la pensée philosophique doit s'arrêter devant sa limite, lorsque la vérité ne peut pas être entièrement dévoilée, lorsque la philosophie a besoin d'une force supplémentaire pour poursuivre, l'homme trouve la vérité dans le mythe.

Les mythes de Platon permettent à l'esprit humain de se lancer au-delà de la limite de sa capacité rationnelle pour l'amener à utiliser l'intuition et l'imagination et aller plus loin dans la recherche de la vérité.

Mais la philosophie voudrait, en utilisant la raison, supprimer ce récit dans lequel on peut se perdre, car il est trop profond, à partir duquel on reçoit plus de questions que de réponses et qui généralement mine l'homme simple et dérange parfois les certitudes les plus consolidées.

La philosophie naît comme une pensée claire, exhaustive et rassurante d'un ordre de la réalité immuable et rationnel que l'homme peut comprendre avec l'esprit sans bouleversements émotionnels ou fatigues interprétatives.

Elle naît lorsque la nouvelle classe sociale des commerçants se présente sur la scène pour s'affirmer non seulement dans le domaine économique mais aussi dans celui de la politique et de la culture.

Aux rois ou aux sages archontes intéressait faire mûrir au peuple les vertus qui rendent un homme "homme", aux hommes du faire intéresse un savoir qui montre clairement la vérité une et nécessaire pour dévoiler l'énigme du réel.

Lorsque l'homme socratique a cherché la sécurité du concept et de la science et il a trouvé dans son intérieur l'immense étonnement du raisonnement, il a abandonné les émotions pénibles, les passions qui confondent, les haines qui produisent la guerre, il les a abandonnées sans nom et maintenant elles courent innommées et imprévisibles sans plus un dieu ou un héros capable d'en supporter le poids, parce que c'est seulement une créature mythique, c'est-à-dire vraie, qui peut effectivement en supporter la charge.

Dans la polis grecque le mythe cependant a survécu à la venue de la philosophie et de la

démocratie, et s'il ne racontait plus l'histoire véritable, il continuait pourtant à éduquer même ces hommes qui se sentaient les seuls responsables de leurs actes. Parce que le mythe apprenait à donner un nom à leurs émotions, à leurs cauchemars les plus secrets, aux péchés les plus innommables et seulement de cette façon l'homme grec est devenu lui-même mythe, un homme qui sait continuer à utiliser sa raison apollinienne, bien connaissant son horreur de la passion.

Seulement ceux qui ont su regarder dans son abîme sans y s'enfoncer, tout en continuant au contraire à construire le monde, a bâti un monde humain et vrai, ainsi Nietzsche immortalise à jamais en “ La naissance de la tragédie” notre frère très éloigné.

Michela Marzano écrit que nous ne connaissons plus rien de nous, parce que nous ne connaissons pas nos émotions, on appelle le mythe à notre aide.